

LA NOUVELLE AMERIQUEAINE

Madeleine-Angélique Poisson, Mme de Gomez

Introduction

On ne sait que très peu, à présent, sur la vie de Mme de Gomez. Le travail biographique le plus complet est celui de Charles C. Mish, "Mme de Gomez and La Belle Assemblée," *Revue de littérature comparée*, XXXIV (1960), p. 213-225. Madeleine-Angélique Poisson est née à Paris le 22 novembre 1684. Fille et petite-fille d'acteurs et d'écrivains du théâtre: son père était Paul Poisson et sa mère, Angélique Gassot-Ducroisy. Son grand-père, Raymond Poisson, avait été un acteur et auteur célèbre de l'Hôtel de Bourgogne, et deux de ses frères, François-Arnould et Philippe, ont aussi composé et joué pour la scène. Bien que la date de son mariage à l'Espagnol Don Gabriel de Gomez soit inconnue, comme toutes ses oeuvres ont paru sous son nom de femme mariée, Gomez, il est probable que cet événement prit place avant ses débuts littéraires. Même après la mort de son mari, qui aurait eu lieu avant 1737, date à laquelle elle épousa en deuxième noces un gentilhomme de Saint-Germain-en-Laye qu'on ne connaît que par son nom de famille, Bonhomme, elle a gardé le nom de Gomez. Il est probable que son second mari est mort avant 1763. Vers la fin de sa vie, elle partagea une maison avec son père et son frère. Elle leur a tous survécu; elle est morte à Saint-Germain-en-Laye le 28 décembre 1770.

La Nouvelle américaine a été publiée dans un recueil intitulé *Oeuvres mêlées* (1724), où la Nouvelle voisine avec les pièces de Mme de Gomez qui avaient déjà paru: (*Habis*, *Sémiramis*, *Cléarque*, *Tyran d'Héraclé*, *Marsidie*, *reine des Cimbres*), des lettres et *Les Épreuves*, ballet historique. La nouvelle que voici n'est qu'une parmi de nombreuses oeuvres de fiction composées par Madeleine-Angélique Poisson, une écrivaine du dix-huitième siècle très prolifique, qui a connu d'importants succès de librairie à son époque. Elle a également composé des pièces de théâtre, des romans, une quantité impressionnante de contes et nouvelles, de même que des essais critiques. Ses oeuvres furent non seulement publiées de son vivant, mais aussi réimprimées dans de nouvelles éditions jusqu'à huit fois, dans le cas des *Journées amusantes*, et même traduites en allemand, en italien et en anglais. Avec Marie-Anne Barbier (1670-1742), sa contemporaine, auteure de pièces de théâtre et de quelques romans, elle est reconnue comme une des dramaturges les plus prolifiques de son époque, et la majeure partie de l'attention qu'elle a reçue jusqu'à très récemment a porté surtout sur ses pièces de théâtre. Or depuis quelque temps, on commence à s'intéresser à son oeuvre romanesque. D'au moins deux façons, La Nouvelle américaine participe à l'élaboration de phénomènes littéraires majeurs qui connaîtront une grande popularité au cours du 18^e siècle : le Nouveau Monde comme locus pour le roman, et l'emploi du récit romanesque comme porteur de la pensée du siècle des lumières.

Hannah Fournier

LA NOUVELLE AMERIQUEAINE

[1724]

La nouvelle France ou le Canada, est un vaste Pays dans l'Amerique Septentrionale, Jean Vairezan qui la découvrit en prit possession en l'année 1525 au nom de François I. Roi de France. En 1534 Jacques Cartier y établit des Colonies, qu'on augmenta jusques en 1562 autant que les troubles de la France le pûrent permettre. Les guerres étrangères & civiles qu'elle eut à soutenir sous les Regnes d'Henri II. de François II. de Charles IX. & d'Henri III. furent autant d'obstacles pour l'avancement de cet établissement. Mais lors que Henri le Grand eut vaincu ses ennemis, & calmé le dedans de l'Etat, on songea sérieusement à donner du secours aux François qui étoient dans le Canada ; ainsi on y envoya du monde en 1604. pour resister aux Nations Sauvages, qui les harceloient continuellement. On avança même vers la partie Occidentale, qui peu à peu en differens tems nous a fait découvrir la Louisiane ou Mississipi. Les guerres & la minorité de Louis XIII. & celle de Louis XIV. firent encore négliger ce Pays : mais après la paix des i irenées, le Conseil de France resolut de fortifier la Ville de Quebec. Pour cet effet on y envoya des Troupes réglées, entre lesquelles étoit le Regiment de Carignan. Quantité d'Ouvriers de tous Métiers, des femmes en grand nombre & beaucoup de Marchands qui s'y établirent, donnerent la forme au Commerce regulier que les François ont avec toutes les Nations de ce vaste Continent, par le moyen de la Navigation que l'on fait de la Riviere de S.Laurent, & par les grands Lacs que traverse cette fameuse riviere, la plus grande de l'Univers.

La Ville de Quebec fut bâtie sur les bords Septentrionaux de cette riviere, bien fortifiée, avec titre d'Evêché, qui ne releve que du Saint Siege ; elle est située au 308. degré 17. minutes de longitude, & au 46. degré 55. minutes de latitude Septentrionale. Les plus grands Vaisseaux viennent mouiller sous ses murailles.

Elle est le lieu de la residence du Gouverneur General : elle a un College de Jesuites, un Couvent de Religieuses & un de Recolets.

La Riviere de Saint Laurent qui n'est encore connuë des François que depuis son emboûchure jusques aux Lacs de Tracy & des Illinois, a son cours du Sud Ouest au Nord Est. Tous les Pays qu'elle traverse sont connus sous le nom de Canada ou nouvelle France, subdivisée sur ses bords en plusieurs Nations.

Les François y ont fait de grands établissemens, comme Tadousac & Sillery, les rivieres Richelieu, Montreal & plusieurs autres, deviennent chaque jour plus considerables, le terroir y est bon, les forêts pleines de boeufs sauvages, des Oriqueaux, des Cerfs & d'autres sortes de fauves & de gibier ; les Rivieres & les Lacs abondent en bons poissons ; les habitans du Pays, surtout les Hiroquois sont braves & adroits, mais cruels à leurs ennemis jusques à la barbarie.

Deux Officiers du Regiment de Carignan, l'un appellé Létuin, & l'autre Beneville, s'étant trouvez en Canada lors que ce Regiment fut cassé, prirent la resolution d'y rester, & d'entrer dans le Négoce. Comme ils étoient liez d'une étroite amitié, ils joignirent leur fortune, se marierent, &

s'étant établi des correspondances à Bordeaux, à la Rochelle & à Saint Malo, ils furent assez heureux pour se voir très-riches l'un & l'autre dans l'espace de dix ans, Létuin s'etoit établi à Montreal, & Beneville à Quebec.

Leur amitié & leur société dura même jusqu'après la mort de Létuin, qui par son Testament laissa à Beneville la tutelle d'un fils qu'il avoit eu de son mariage. Ce tendre ami ne trompa point l'espoir de Létuin : il accepta le Testament, & continua son commerce de moitié avec son pupille qu'il fit venir à Quebec, & confia le soin de son éducation aux Peres Jesuites de cette Ville, qui n'eurent pas de peine à lui apprendre toutes les sciences nécessaires à un homme de condition.

Le jeune Létuin étoit bien fait, aimable, il avoit le coeur bon, des sentimens nobles & relevez, & joignoit à cela un esprit doux, solide & penetrant. Avec de si heureuses dispositions, les Jesuites en firent bien-tôt un Cavalier parfait. Lorsque Beneville le trouva tel, il le retira des mains des Jesuites, & l'introduisit chez le Gouverneur, qui fut charmé de son esprit & de sa bonne mine.

Beneville avoit une fille âgée de douze ans, très belle, & dont il cultivoit l'esprit avec un soin extrême, il l'avoit destinée dans son coeur au jeune Létuin & il vit avec un plaisir inexprimable que leurs coeurs parurent être d'accord avec ses intentions. En effet, cette aimable fille que l'on nommoit Leonore & le jeune Létuin ne se virent pas long-tems sans avoir l'un pour l'autre cette sorte d'estime & de confiance, qui prédit toujours un amour tendre & délicat ; & quoi qu'ils ne fussent pas d'un âge assés mûr pour connoître eux-mêmes la force de leurs sentimens, Beneville que l'experience rendoit habile, entrevit avec joie une forte tendresse au milieu de leur innocence, & la fortifiant de tout son pouvoir, il devint leur confident, & fut toujours leur arbitre dans les petits démêlés qui leur survenoient.

Ils étoient inséparables, & l'amour s'étant dévoilé à leurs yeux, ils sentirent & connurent qu'ils s'aimoient autant qu'ils étoient aimables.

Lorsque Beneville fut assuré de la solidité de leur inclination, & que sa fille eut atteint quinze ans & Létuin dix-huit, il songea sérieusement à les unir par des liens indissolubles.

La proposition qu'il leur en fit les combla de joie : ainsi le mariage fut arrêté & sçû de tout ce qu'il y avoit de gens de condition à Quebec qui voulurent assister à leurs accordailles.

La fête fut celebrée avec pompe, les grands biens que Beneville avoit amassez n'y furent pas épargnez : & l'on vit pour la premiere fois dans ce nouveau Monde, l'homme de condition devenu Négociant, donner des fêtes qui en faisant paroître sa magnificence, faisoient encore mieux voir la noblesse, la grandeur & le goût qu'on retient presque toujours d'une naissance élevée.

Cette premiere ceremonie étant achevée, Beneville trouva nécessaire pour les interêts des deux Amans, d'aller regler les affaires qu'ils avoient à Montreal avant la conclusion du mariage. Quoique ce retardement fût sensible à Létuin aussi bien qu'à Leonore, la raison qui les guidoit en tout les y fit consentir, Beneville les ayant assurez que leur union y seroit consommée : il fut donc resolu de partir, on s'embarqua sur la riviere de Saint Laurent dans des Canots, voiture

très-fragile, n'étant formés que d'écorce de bouleau, mais en usage dans le pays.

Cet embarquement étoit composé de Beneville, des deux Amants, de deux amies de Leonore, de huit amis communs, & de six domestiques, ils partirent de Quebec en remontant la riviere de Saint Laurent pour Montreal ; leur Navigation fut heureuse les quatre premiers jours ; mais le cinquième jour il s'éleva un vent de Nord-Ouest si terrible, qu'il fallut gagner les bords & débarquer.

Beneville & Létuin firent construire des baraques le mieux qu'il leur fût possible, le bois ne manquant pas dans ce pays-là, on tira les canots à terre & l'on se réjouit autant que le lieu le pouvoit permettre en attendant le retour du beau-tems. Il arriva ; mais lors qu'on travailloit à se rembarquer ils furent découverts par un parti de guerriers Iroquois, avec qui les François étoient en guerre ; nos gens étoient bien armez, ils se retrancherent derriere leurs Baraques, & se défendirent vigoureusement, & surtout le jeune Létuin qui tua de sa main plusieurs de ces Sauvages. Mais malgré toute sa valeur, la partie n'étant pas égale il fut blessé en trois endroits differens, & mis hors de combat. Alors les Iroquois envelopperent le reste de toutes parts & en firent un carnage horrible. Un ami de Létuin nommé Boncourt, qui avoit toujours combattu à ses côtez, l'ayant vû tomber, & jugeant qu'il n'y avoit pas d'espoir de pouvoir vaincre dans l'état où ils étoient profita du désordre où les Sauvages mettoient cette malheureuse Troupe, pour charger Létuin sur ses épaules : & quoiqu'il fût blessé lui-même, son amitié lui donna assez de force pour s'enfoncer dans le plus épais des bois, & de s'y cacher. Tandis qu'il s'occupoit à faire revenir Létuin de la foiblesse que lui causoit la perte de son sang, & qu'il se servoit de toute son industrie pour accommoder ses blessures, les Barbares mettoient à mort tout ce qui s'opposoit à eux, nul n'échapa à leur fureur, & lorsqu'ils se virent sans ennemis, ils chercherent dans les baraques si le butin repondoit à leurs esperances. Cette recherche les conduisit bien-tôt dans celle qui renfermoit Leonore & ses deux amies : ces trois belles personnes étoient évanouïes, & quoique la pitié ne soit pas ordinaire aux Iroquois, la vûe de ces jeunes beautés leur donna bien plus de joye que ce qu'ils avoient trouvé. Ils ne s'embarrassent point de leurs foibleses, & les enleverent avec empressement ; chargés de cette proye, ainsi que de tout ce qu'ils pûrent emporter, ils regagnerent promptement la route de leurs habitations.

Cependant Boncourt étant parvenu à faire revenir la connoissance à Létuin, & s'étant mutuellement aidés à panser leurs blessures, ils se trouverent à quelques heures de là en état de se transporter au lieu du combat. La douleur de Létuin fut excessive en voyant tous ses amis morts & mourans, & sur tout lors qu'il aperçût Beneville dans le nombre de ces infortunez. Mais quel fut son désespoir, quand il courut aux Baraques de n'y plus trouver Leonore & ses amies. Tout ce que l'amour & la douleur peuvent inspirer dans une semblable occasion, se firent voir en ce moment dans les paroles & les actions de ce malheureux amant. Boncourt ne fut pas moins touché que lui de ce nouvel accident : une des compagnes de Leonore avoit touché son coeur, & il s'étoit flatté que l'amitié de Létuin lui auroit été favorable, dans le dessein qu'il avoit de s'en faire aimer & de l'épouser. Mais comme sa passion ne faisoit que de naître, elle lui laissoit encore assez de sang froid pour suivre les mouvemens de la raison.

Il l'employa toute entiere à consoler son ami, en lui representant avec force qu'il étoit inutile de perdre du tems en regrets superflus, qu'il falloit courir aux remedes, & que puisque ces blessures

ne lui permettoient pas d'agir par lui-même, il ne devoit songer qu'à retourner à Quebec pour envoyer promptement des Troupes sur les pas des Sauvages qui avoient enlevé Leonore & ses amies. Un discours si sensé remit un peu le calme dans l'ame de Létuin : il approuva le conseil de son ami, & après avoir donné aux morts une sépulture telle que le lieu le pouvoit permettre, ils se servirent d'un Canot que les Sauvages avoient laissé sans le briser, pour retourner à Quebec. La triste nouvelle qu'ils y apportèrent mit toute la Ville en larmes ; on envoya des Troupes pour trouver le Parti qui avoit enlevé Leonore & ses amies, qui étoient des plus considerables de Quebec, ou pour faire des prisonniers qui pussent faciliter un change. Mais tous ses soins furent inutiles, les Troupes revinrent sans avoir rien, & Létuin se trouva plus malheureux que jamais ; cependant l'espoir ne l'abandonna point, & se voyant entierement guéri de ses blessures il ne songea plus qu'à chercher des moyens pour tirer Leonore des mains des Sauvages.

Il communiqua son dessein à Boncourt, qui l'approuva, & l'y encouragea, s'offrant à le suivre par tout, autant par son amitié pour lui que par l'amour que l'amie de Leonore lui avoit inspiré ; & que le malheur de cette belle personne sembloit augmenter par les difficultez qu'il y avoit à l'en tirer.

Ils mirent ordre à leurs affaires, & s'étant chargez d'un grand nombre de Marchandises à l'usage des Sauvages ; ils partirent de Quebec, remonterent la riviere de Saint Laurent jusques au Lac de Frontenat, & furent delà chez les Nations alliées à la France, où ils aprirent que le Chef du Parti des Iroquois qui avoit causé leur malheur, avoit eu pour son partage du butin, les trois jeunes personnes dont ils étoient en peine, & qu'il en avoit un soin extrême.

Cette nouvelle fit trembler les deux amants, & il s'en falut peu que la jalousie ne fit sur eux ce que la douleur n'avoit pu faire. Mais lorsqu'ils eurent fait reflexion sur une Loi severe & religieusement observée parmi les Nations Iroquoises, ils se rassurerent. En effet il est défendu aux hommes sous des peines rigoureuses, de faire la moindre violence à une femme soit libre ou esclave : il est seulement permis aux jeunes Sauvages d'aller la nuit dans la Cabane de celle dont il sont amoureux se presenter à elle, tenant une bougie alumée à la main, & si la Dame souffle la lumiere, c'est le signal de son bonheur : mais si après l'avoir regardé elle détoume la vûë avec dédain, l'amant est obligé de sortir sans chercher d'autres voies, pour se la rendre favorable. Cette Loi qui mettoit Leonore & ses Compagnes à l'abri des insultes des Barbares, remit aussi le calme dans l'esprit de Létuin & de Boncourt ; bien persuadez que pas une des trois n'étoit capable d'éteindre la bougie, Létuin fit tant par ses perquisitions, & il remua tant de ressorts qu'il engagea un jeune Guerrier de la Nation des Miamis qui connoissoit le Maître de Leonore à lui porter de ses nouvelles, & l'assurer qu'il employoit tous ses soins à la tirer du triste état ou leur malheureux sort l'avoit reduite.

Ce jeune homme s'aquita de sa commission avec adresse & rapporta à Létuin des marques certaines qu'il avoit satisfait à son engagement avec fidelité. Leonore l'instruisant par sa bouche de l'état où elle étoit avec ses compagnes, Létuin & Boncourt se consulterent, & après bien des projets inventez de part & d'autres, ils prirent la resolution de feindre de vouloir s'établir dans la nouvelle Yorc.

Et comme les Anglois étoient en paix avec les Sauvages, ils espererent par le moien du Negoce,

pouvoir aller jusques au canton ou étoient leurs Maîtresses. Ce projet étoit hardi & perilleux, mais l'amour veritable n'envisage point de plus grand malheur que la perte de l'objet aimé, & tout paroît facile pour parvenir à son bonheur.

Nos amants prouverent la force de cette verité, par la promptitude avec laquelle ils executerent leur dessein ; ils revinrent à Quebec, & arriverent dans cette Ville avec quantité de belles Pelleteries qu'ils avoient négocié avec les Nations qui venoient de quitter.

Leur premier soin fut d'amasser beaucoup de Marchandises, & d'en faire charger un Vaisseau sans rien communiquer de leur intention à qui que ce fût ; lorsque tout fut prêt, ils descendirent la riviere de S.Laurent jusques à son embouchure, & ayant mis en Mer ils arriverent en peu de jours à la nouvelle Yorc, ou ils furent reçûs avec joie du Gouverneur, qui leur donna une Maison. Ils firent débarquer leurs Marchandises & persuaderent aisément aux Anglois qu'ils venoient s'établir parmi eux pour toujours.

Létuin avoit connu à Quebec un nommé Bulton, qui y avoit été envoié par son pere chez un Marchand, pour apprendre le François & la Langue Algonkine, qui est en usage chez les peuples de ce continent ; le Marchand de Quebec avoit aussi envoié son fils chez le pere de Bulton, pour y apprendre l'Anglois ; troc qui se fait ordinairement entre les Marchands de différentes Nations. Bulton étant de retour chez son pere, Létuin fut le voir ; ils renouvelerent leur amitié, & l'Anglois ayant instruit Létuin de cent choses nécessaires à son établissement prétendu à Yorc, il lui communiqua le dessein qu'il avoit d'aller négocier chez les Iroquois, puisqu'il avoit toutes les Marchandises propres à l'usage de ces Sauvages.

Bulton voulut être de la partie & le pressa d'exécuter son projet, Létuin qui avoit ses raisons pour être encore plus impatient que lui, ne tarda pas à le satisfaire ; ils partirent ensemble avec le fidele Boncourt. Lors qu'ils furent arrivés chez les Sauvages, ils y commencerent leur traite, & la firent si avantageusement pour les Iroquois, qu'ils furent charmés d'avoir affaire à ces jeunes Marchands, & surtout avec Létuin, qui ayant dessein de s'attirer leur confiance, & leur amitié, leur faisoit des presens à chaque instant.

Le bruit de cette generosité se repandit bien-tôt dans les cinq cantons des Iroquois, & chacun d'eux souhaitoit avoir affaire à ces genereux Négocians. Ils arriverent enfin au canton où demouroit le guerrier qui avoit en sa puissance Leonore & ses Compagnes. A peine l'amoureux Létuin avoit-il assez de force pour cacher ce qui se passoit dans son ame, ses yeux marquoient de tems en tems à Boncourt sa joie, sa crainte & son esperance, c'étoit la seule façon dont il l'entretenoit en presence de Bulton, auquel ils avoient caché avec soin le secret de leurs coeurs.

Le Maître des belles Esclaves ne scût pas plutôt que les jeunes Marchands arrivoient, que comme Chef du canton il vint au-devant d'eux. Le Sauvage leur presenta le Calumet en signe de paix & après qu'ils y eurent fumé ensemble, il les mena dans sa Cabane qui étoit belle & spacieuse. Létuin y vit sa chere Leonore & ses deux Compagnes, Themire & Isabelle. Leonore qui s'étoit bien doutée par tout ce qu'on lui avoit rapporté de ces Marchands, qu'il y avoit quelque stratagème de son amant caché la-dessous, fut assez prudente pour ne pas faire éclater sa joie : & s'étant même un peu éloignée avec ses deux amies, afin que les Sauvages ne s'aperçussent point

de leur trouble, elle fit connoître à Létuin par des regards perçants, son amour & sa crainte, ses yeux y repondirent avec ardeur ; & comme ce langage est trop délicat pour des Sauvages, ils ne s'aperçurent point de cette tendre intelligence. Le Guerrier les regala à sa maniere, de tout ce qu'il avoit de meilleur. Létuin fit plusieurs marchez avec lui, qui furent si fort à l'avantage de l'Iroquois qu'il s'offrit à les accompagner dans les autres cantons, pour y faire leur traite.

Mais Létuin qui n'avoit pas dessein d'abandonner ce lieu si promptement, le remercia, & pretexta son refus sur ce qu'il attendoit d'autres Marchandises de la nouvelle Yorc, en ajoutant que lorsqu'elles seroient venuës il accepteroit son offre avec joie.

Cependant il ne négligea rien pour trouver les moïens d'entretenir Leonore, il ne perdoit pas la moindre des occasions qui pouvoit lui attirer l'amitié des jeunes Guerriers Sauvages, qui venoient visiter le Maître des belles Esclaves ; il leur faisoit present des plus beaux fusils, de poudre & de plomb, choses précieuses parmi ces peuples & dont ils se servent avec autant d'adresse & de justesse que les Européens.

Il ajoutoit à cela quelque brasse de Tabac de Saint Domingue & plusieurs bouteilles d'Eau-de-vie, dont ils sont si fort avides qu'ils donnent tout pour en avoir : foiblesse que les Marchands de Canada savent parfaitement mettre à profit dans les differens trocs qu'ils font journellement avec les Nations de ce vaste Pays.

Ces guerriers alloient tous les jours à la chasse, & Létuin qui observoit le moment de parler en secret à Leonore, crut que ce tems étoit le seul favorable ; mais elle étoit si fort observée par les femmes Sauvages, que le Chef du canton avoit mis auprès d'elle & de ses compagnes, qu'il trouva plus de difficultez qu'il ne pensoit.

Cependant la fortune qui se plaît quelque fois à favoriser les amants, ayant mené les guerriers assez loin de leurs Cabanes pour ne pouvoir revenir que le soir, Létuin en voulut en profiter, & de concert avec Boncourt il offrit aux femmes Sauvages quelques bouteilles d'Eau-de-vie, qu'elles burent avec si peu de discretion, qu'après avoir fait plusieurs extravagances, elle s'endormirent si profondement, qu'elles donnerent à nos amants le tems pour se dire tout ce qu'un amour tendre & passionné peut inspirer à des coeurs parfaitement unis.

Leonore & Létuin ne pouvoient trouver d'expressions assez fortes, pour faire entendre leur joie reciproque ; ils formerent cent projets differens pour se tirer des mains des barbares, & les plus justes mesures qu'ils prirent ne se terminerent qu'aux moyens de se revoir avec la même facilité.

Boncourt eut sa part du plaisir de cette entrevûë, par la satisfaction de voir l'aimable Themire approuver sa flamme, & par l'assurance qu'elle lui donna d'obéir avec joie, si ceux de qui elle dépendoit lui ordonnoient de l'épouser ; ensorte que nos deux amans se retirerent dans leur Cabane, enchantez de leur bonheur.

Bulton qui n'avoit point eu connoissance de tout ceci, & qui les vit arriver un peu tard, leur demanda en riant s'ils venoient de courir le Calumet : ils repondirent à cette raillerie avec esprit sans le désabuser, les Sauvages ne furent pas plutôt de retour de la chasse qu'ils manderent nos

Marchands pretendus, pour être de leur régal, qui fut long & agréable à leur façon, surtout étant égayé par les bouteilles d'Eau-de vie, & de cet excellent Tabac de Saint Domingue, donné si gracieusement par Létuin, qui sût si bien captiver leurs coeurs qu'ils le consultoient sur leurs affaires les plus importantes.

Comme ces sortes de fêtes se repetoient souvent, Létuin ne manquoit pas l'occasion de voir Leonore, & Boncourt Themire. Cependant Bulton qui étoit toujours de ces festins, ne put voir si souvent Leonore sans prendre pour elle une violente passion : & son amour le rendant attentif à ses actions, il s'aperçût de son intelligence avec Létuin, il ne lui en témoigna rien pendant quelque tems.

Mais un jour étant tête à tête avec lui, il ne put s'empêcher de lui avouer qu'il étoit extrêmement amoureux de l'Esclave du Guerrier, & qu'il avoit pris la resolution de l'achepter à quelque prix que son maître voulût la mettre. Létuin fremit à ce discours, mais comme il étoit honnête-homme, il ne balança pas à lui declarer à son tour qu'il n'étoit venu à Yorc que pour celle dont il lui parloit, qu'il la regardoit comme sa femme, puisqu'elle lui avoit été donnée par son pere ; ajoutant à cela le recit du malheur qui les avoit séparés, & l'espoir qu'ils avoient de se réunir. Ainsi continua-t-il, j'espere mon cher Bulton, que l'amitié que vous m'avez jurée ne se démentira point en cette occasion, & qu'étouffant une passion qui ne peut jamais vous être heureuse, vous cesserez d'être mon rival pour rester mon ami.

Bulton quoique très-surpris de cette aventure, n'en fit rien apercevoir à Létuin, il feignit d'entrer dans ses peines, le remercia de sa confiance, & lui promit qu'il convertiroit en parfaite amitié, l'amour que Leonore lui avoit inspiré. Létuin qui jugeoit du coeur de Bulton par le sien, l'embrassa & lui rendit mille graces d'avoir des sentimens si genereux.

Mais il ne l'eut pas plutôt quitté qu'il forma le projet le plus terrible qui soit jamais entré dans le coeur d'un scelerat : la saison lui étant favorable pour l'executer, il n'y perdit pas un instant.

Lors que le printems arrive, les Sauvages Iroquois font une assemblée generale où ils délibèrent de leurs affaires, qui roulent toujours sur la guerre & la chasse ; c'est là qu'ils disposent du nombre des guerriers qu'ils doivent envoyer à l'une & à l'autre, qu'ils divisent en plusieurs corps qui sont depuis 200. hommes jusques à 500. Ils n'ont pour tout équipage qu'un fusil chacun, du plomb & de la poudre, & une massuë en forme de pieu ; leurs chasses journalières leur tiennent lieu de magasin. Mais ce qu'il y a de surprenant c'est qu'ils vont souvent faire la guerre à quatre ou cinq cens lieuës de leurs Habitations, & qu'ils reviennent presque toujours heureux & chargez de butin. Pour leurs chasses ils vont du côté d'Occident, les boeufs sauvages venant paître dans la belle saison, dans les immenses prairies qui sont le long de la riviere du Missisipi, là ils font baccaner leurs viandes ; c'est-à-dire, sécher au soleil, s'en chargent & reviennent chez eux, où tout est mis dans les Magasins qui servent à l'entretien commun de toute la Nation.

Le perfide Bulton prit le tems de cette assemblée pour executer son barbare projet, il quitta Létuin & Boncourt sous des pretextes aparens, & se rendit au lieu ou se tenoit le conseil des Sauvages, qui n'est composé que de ceux qui ont passé cinquante ans, cet âge les dispensant d'aller à la guerre & à la chasse.

Bulton trouva en arrivant le eunes Sauvages dont il étoit connu par pelotons autour de l'assemblée ; leur jeunesse ne leur permettant pas d'en approcher qu'à une certaine distance & lorsqu'ils ont quelque chose à dire ou à proposer, ils font un signal, & attendent avec patience que les vieillards leur mandent de s'approcher.

Bulton dit à ces jeunes Sauvages qu'il avoit un secret important à reveler à l'assemblée, qui interessoit le salut & la sûreté de toute la Nation Iroquoise.

On fit d'abord le signal le plus pressant, & sur le champ on envoya dire qu'on aprochât. Alors Bulton fut conduit par deux Sauvages, & introduit dans l'assemblée, à laquelle il dit que Létuin & Boncourt n'étoient point Anglois, qu'ils étoient François, & envoyez par le Gouverneur de Canada, pour découvrir le fort & le foible de leur Nation, & pour épier le tems que leurs Troupes s'éloignent, afin de venir à propos & sans péril détruire tous les Iroquois ; que l'un & l'autre étoient les seuls qui eussent échapé du combat donné sur les bords du fleuve Saint Laurent, & qu'il ne demandoit pour recompense de cet avis que l'Esclave appelée Leonore, qui étoit entre leurs mains.

L'affaire fut trouvée trop sérieuse pour la négliger, on dit à Bulton qu'on délibereroit sur ce qu'il venoit de déclarer, & l'on dépêcha 50. Sauvages pour arrêter Létuin & Boncourt ; mais comme ils n'arriverent qu'à nuit fermée, on remit leur interrogatoire au lendemain. Cependant Bulton se retira vers sa Cabane ; comme il étoit prêt d'y entrer, il rencontra tous les jeunes Sauvages amis de Létuin, qui le menacerent de le faire mourir si Létuin perissoit, & commencerent par lui reprocher la noirceur & la lâcheté de l'action qu'il venoit de faire.

Bulton connoissoit trop bien cette Nation pour ne pas trembler de leurs promesses, elle lui parurent autant d'Arrêts irrevocables, la crainte ou le remords le saisirent, & resolu d'éviter le sort dont il étoit si vivement menacé, il se sauva la nuit du même jour, ne prenant que deux domestiques seulement, abandonnant toutes les Marchandises, & gagna pays le plus promptement qu'il lui fut possible.

Les gens de Létuin ayant divulgué le lendemain matin que Bulton étoit parti, cela fut porté à l'assemblée qui envoya plusieurs Partis pour le suivre. Les jeunes Sauvages amis de Létuin qui lui avoient fait le soir precedent de si sanglans reproches, furent du nombre de ceux qu'on depêcha après lui.

Ils se diviserent en plusieurs bandes, & prirent differentes routes pour ne le pas manquer. Quatre de ces Sauvages amis de Létuin, trouverent sa trace & le suiverent de si près, que quoi qu'il eut douze heures d'avance, ils le joignirent le troisième jour. Bulton fut le premier qui les aperçût, & ne les voyant que quatre, il prit le parti de se défendre, il les laissa aprocher à la portée du fusil, & fit tirer dessus par ses deux valets, qui coucherent par terre un de ces Sauvages. Les autres voyant leur camarade mort, s'avancerent droit à Bulton, & le tirerent si juste, qu'il tomba mort sur la place ; ses deux valets eurent le même sort ; Le bruit des coups tirez ayant averti les autres Sauvages qui étoient à la quête de Bulton, ils ne tarderent pas à joindre ceux-ci qu'ils trouverent pleurant la mort de celui que les domestiques de l'Anglois avoient tué. Il n'y eut point de cruautéz qu'ils n'exercassent sur les cadavres de ces trois malheureux ; après avoir assouvi leur

rage il les emportèrent tous quatre, & les vinrent mettre au milieu de l'assemblée qui interrogeoit en ce moment Létuin & Boncourt, qui soutenoient avec fermeté que Bulton étoit un imposteur, qui par un motif de jalousie de Commerce avoit inventé ce moyen pour les faire périr, & s'emparer des Marchandises qu'ils avoient en société. Les Sauvages du Conseil furent ébranlez par ces raisons, sans être parfaitement dissuadez.

Comme ils cherchoient à s'éclaircir, on apporta le cadavre du Sauvage, tous se leverent & pleurerent autour de lui en chantant la Chanson des morts. Ils firent allumer plusieurs feux, & permirent aux jeunes Sauvages d'entrer dans l'assemblée, où s'étant mis à chanter les louanges du mort, ils se jetterent sur les corps des trois Anglois, les mirent en pieces, s'en firent part les uns aux autres, les firent cuire sur des charbons, & ces miserables Antropophages les mangerent aux yeux de Létuin & Boncourt, qui craignoient encore quelque chose de plus funeste pour eux, s'attendant à être mangés tous vivans à la maniere de ces Nations barbares.

Quels termes peuvent être assés forts pour exprimer la cruelle situation de Leonore & de ses amies ; elles étoient instruites de tout ce qui se passoit, & jamais perplexité ne fut plus terrible que la leur. Leonore prit vingt fois la resolution d'aller se jeter au milieu des Sauvages, exposer sa vie pour celle de son époux, & sans les conseils & la prudence de Themire & d'Isabelle, cette journée auroit vû couler plus d'un ruisseau de sang. Le seul espoir qui lui restoit, étoit la tendre amitié qu'elle savoit que le Guerrier son Maître avoit pour Létuin. Et comme elle n'ignoroit pas qu'il avoit un grand pouvoir dans le Canton ; non seulement parce qu'il en étoit le Chef, mais encore par sa valeur, qui étoit en grande estime parmi les Sauvages, elle se flatoit qu'il ne laisseroit pas périr un homme qui avoit trouvé le chemin de son coeur.

En effet le guerrier Iroquois avoit pris une confiance si parfaite en Létuin, & ce jeune homme s'en étoit fait aimer si tendrement, qu'on eut dit qu'il lalloit transformer. Lorsqu'il le voyoit il n'avoit plus rien de sauvage que le nom. La générosité, la complaisance & la docilité étoient les seuls compagnes de ses actions depuis qu'il le fréquentoit.

Cependant après l'horrible exécution que je viens de rapporter, les Sauvages du Conseil remirent l'affaire de Létuin en délibération, & il fut conclu qu'il valoit mieux, que lui & Boncourt perissent innocens, que de risquer par leur grace le salut de toute une Nation. Sur ce cruel principe ils furent déclarez ennemis, & leur suplice arrêté pour le lendemain.

Le maître des trois Esclaves ne trompa point leur esperence : il se sentit penetré de cet Arrêt, qui selon lui étoit injuste, & résolut de sauver son ami à quelque prix que ce fût. Il courut toute la nuit dans les Cabanes des Sages, pour parler à la maniere de ces Barbares, afin de les engager à differer le suplice de Létuin & de Boncourt, jusqu'à ce qu'il pût être ouï sur des choses qu'il avoit à leur communiquer très-importantes, à ce qu'il disoit, pour le bonheur de la Nation. Des sollicitations si pressantes de la part d'un Chef & d'un Guerrier généralement consideré, firent leur effet.

Les Vieillards se rassemblerent, & le Guerrier qui craignoit toujours la promptitude de l'exécution, se rendit de grand matin au lieu de l'assemblée où il trouva déjà Létuin & Boncourt attachés à des poteaux, les feux préparés & les enfans des Sauvages qui commençoient à leur

brûler les doigts avec des pipes ardentes. Ce Spectacle le fit frémir, tout accoutumé qu'il dut y être ; il écarta ces boureaux prématurez, fit délier les deux amis & les confia à la garde des jeunes guerriers auxquels il avoit communiqué son dessein. Après cela il se rendit au Conseil où ayant été admis il leur parla en ces termes.

Comme mon âge me dispensera bien tôt de l'exercice de la guerre, & que je serai membre de ce venerable Conseil, je puis en devancer le temps dans une occasion d'où dépend la perte ou le bonheur de ma Nation. C'est ce qui m'oblige à vous faire voir que les Sages n'ont pas examiné l'affaire en question avec assez de soin, en déclarant pour nos ennemis Létuin & Boncourt, sur l'accusation d'un traître qui n'avoit osé la soutenir, & qui s'étoit sauvé de nuit dans la crainte d'être confondu par la verité. Ce même accusateur a tué un de nos freres, & il y a bien plus d'aparence, continua-t-il, que Bulton ayant été élevé à Quebec, où il avoit appris les Langues Algonkine & Française, soit lui même le traître envoyé par nos ennemis pour nous épier & nous détruire.

Les deux accusez se disent Anglois, il faut examiner s'ils le sont effectivement, la chose est d'autant plus facile à découvrir que je m'offre moi-même d'aller parmi les Anglois en sçavoir la verité ; mais s'ils le sont effectivement & que vous les fassiez mourir, vous allez nous attirer une guerre qui nous détruira infailliblement.

Le Conseil trouva ses raisons si justes, qu'il fut ordonné que les Prisonniers seroient remis entre les mains du Guerrier, qui en répondroit jusqu'à nouvel ordre. C'étoit tout ce que demandoit ce genereux Sauvage, qui s'empara promptement des deux amis, les conduisit dans sa Cabane, en leur donnant mille marques de tendresses. Létuin & Boncourt lui témoignèrent une reconnoissance si vive & si parfaite, & l'accompagnèrent de tant de presens, que l'Iroquois ne se repêtit point de les avoir servis. Il leur laissa une entiere liberté dans son canton, ce qui leur donna celle de dissiper les cruelles allarmes des belles Captives dont toute la joie ne pouvoit encore dissiper l'horreur que leur avoit inspiré leur suplice. Toutes ces choses reculerent cependant le dessein qu'ils avoient de chercher les moyens de s'échaper : mais le Ciel qui veille toujours à la conservation de ceux dont les intentions sont pures, leur ouvrit bien-tôt un chemin à la liberté, & leur donna occasion de reconnoître le service important du genereux Sauvage.

La Saison des grandes Chasses étant arrivée, le Conseil envoya douze cens hommes, en trois troupes pour la chasse, du côté d'Occident, deux troupes de cinq cens hommes chacune du côté du Canada, pour harceler & observer leurs ennemis, & un autre corps qui resta dans le Pays à la garde des femmes, des vieillards & des enfans. Toutes ces troupes ayant pris différentes routes, le Guerrier amy de Létuin fut ordonné pour commander celle qui restoit à la conservation du Canton.

Le pays ne fut pas plûtôt degarni de toutes ses forces, que le bruit se répandit que les François & leurs Alliez avoient parû sur le Lac Onontio ou de Frontenac, & qu'ils avançoient dans le pays pour détruire les premiers cantons, qui sont de ce côté là. Le Chef des Guerriers à cette nouvelle, sans autre examen, se mit à la tête des siens, & marcha vers l'endroit indiqué.

Mais cet avis qui n'avoit été répandu que par les Emissaires des Hurons, des Illinois & des

Miamis, joints avec les François, que le Gouverneur de Canada avoit envoyé parmy les Iroquois, dans le dessein de leur faire faire use fausse démarche, & en profiter, ne virent pas plutôt réussir leur feinte, que s'étant coulez par les bois sans être apperçûs, ils vinrent attaquer le Canton où étoit Létuin & Boncourt, qui se trouvant de garnis de Troupes, ne pût résister à tant d'ennemis, n'y trouvant que des vieillards des femmes & des enfans.

A la premiere allarme Létuin & Boncourt coururent aux armes, sortirent de leur Cabane & virent les pauvres Iroquois fuyant de tous côtez & leurs ennemis faisant main-basse sur tout ce qui se presentoit à eux : mais ayant heureusement reconnus plusieurs Canadiens qu'ils croyoient Mors, ils furent à eux & les prierent de les mener à leur Commandant, qui se trouva être un Officier François des amis de Létuin. Il fut charmé de cette rencontre & lui ayant conté succinctement ses aventures, & comment il devoit la vie au Guerrier qui commandoit dans ce Canton, & qui sur un faux avis marchoit d'un autre côté, il le pria au nom de leur ancienne amitié de vouloir donner quartier à des gens ausquels il avoit des obligations si essentielles.

Le Commandant fut sensible à la recommandation de Létuin : mais lui ayant remontré qu'il avoit des ordres qu'il ne pouvoit enfreindre ; que pour le mettre à couvert & en état de lui rendre service, & d'arrêter la fureur des Sauvages qu'il commandoit, il falloit qu'ils fissent courir le bruit parmy eux, que les Guerriers Iroquois les avoient découvert, & ne s'étoient éloignés de leurs habitations que dans le dessein de les venir surprendre dans la chaleur du pillage, & de les détruire sans risque, qu'après il n'avoient qu'à le laisser faire, que tout iroit à leur satisfaction.

Létuin & Boncourt ne perdirent point de temps & s'étant mêlez parmy les Sauvages Alliez des François y répandirent si bien le bruit dont ils étoient convenus, que cela fit l'effe qu'ils en attendoient.

Les Sauvages vinrent avec empressement demander au General qu'on les remenât, qu'ils étoient découvert & que les Guerriers Iroquois alloient les investir de toutes parts. Le Commandant parut se rendre à leurs raisons, Létuin & Boncourt satisfaits d'avoir rendu ce service au Guerrier leur amy, ne songerent plus qu'à suivre les François, avec les trois belles Esclaves, qui furent d'autant plus charmées de recouvrer leur liberté, qu'elles l'esperoient le moins. Létuin fit porter dans la Cabane du Guerrier le reste de ses Marchandises, dont il lui faisoit present ; & profitant de l'occasion, ils partirent & arriverent à travers les bois chez nos Alliez. Les Sauvages ennemis des Iroquois avoient fait un butin qui les consola des fatigues du voyage, & les Iroquois s'estimerent heureux d'en être quittes à si bon marché.

Et les François qui n'avoient pas d'autres vuës dans cette expedition, que de faire connoître à cette Nation qu'on pouvoit penetrer jusqu'à eux à travers leurs forêts & les détruire facilement ; afin de les porter par cette crainte à faire une bonne paix, & rentrer dans l'alliance de la France, se trouverent satisfaits, puisque la chose réussit l'année d'après ; en sorte que les vaincus & les vainqueurs y trouverent également leur compte.

Nos Amans en sûreté regarderent long-temps leur situation comme un songe : mais la réalité de leur bonheur leur persuada bien-tôt d'une agréable verité, ils resterent quelque temps chez les Hurons pour se remettre de leurs fatigues, après-quoy ils s'embarquerent dans les Canots sur les

Lacs, & arriverent heureusement à Montreal, où Létuin ayant réglé ses affaires ils descendirent à Quebec, où il épousa la charmante Leonore, au milieu des acclamations de toute la Ville qui s'étoit renduë chez lui, pour prendre part à leur joie & les féliciter de leur retour. Le mariage de Boncourt & de Themire se fit peu de temps après.

Et de ces deux mariages sont sortis de braves Guerriers, qui ont rendu des services signalez à leur Patrie : & dans le temps que j'écris cette Histoire il y a un de leur descendant qui commande en Chef dans un des plus beaux Postes qui soit sous la domination Françoisise en Amerique.

[FIN]

© 1999 par le groupe MARGOT, University of Waterloo

Texte numérisé par Joan Smeaton.